

L'Abeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 29 AVRIL, 1880.

No. 33.

Premier et dernier Sonnet.

Faire un sonnet,—la chose est assez difficile.
Mais le plat est de mode, il faut le mettre au feu.
Un pareil tour de force eût fait jurer Virgile;
Mais nos héros d'album !..... Ils en sont fous, morbide.

Alors, pour me donner un petit air de ville,
Je veux—pour une fois—me piquer à ce jeu :
—Sur quel sujet, voyons..... —Quel sujet ? Imbecille !
Le grand point—le bouquet : —C'est quo ça sonne creux.

—Hélas, l'ami, perdu ! le voilà dans la fosse :
A ton âge, commettre une rime aussi fautive !
"Ça sonne creux," fort bien. — mais un peu de trop.

Sur ton sonnet, mon cher, repasse encore la brosse.
—Aux cinq cents, les sonnets ! Oh ! le supplice atroce !
Il est mille moyens plus aisés d'être sot !

J. A. G.

Cours publics.

Goethe.

Nous terminons aujourd'hui l'exercice si instructive que nous avons faite dans la riche domaine de la littérature allemande, sous l'habile direction de M. A. Lefavre. Au dire de tous les auditeurs qui ont eu le bonheur d'assister aux trois conférences de M. le Consul de France, la dernière était la plus intéressante, non pas quelle ait coûté plus de travail à l'auteur, mais l'éten due plus restreinte du cadre à remplir permettait de rentrer dans plus de développements. Ce n'était plus un de ces tableaux héroïques qui frappent surtout par la hardiesse et la sûreté des contours, par l'effet imposant de l'ensemble, mais une charmante miniature où l'œil se repose avec un égal plaisir sur les plus petits détails, sans jamais courir le risque de rencontrer la moindre négligence le moindre oubli des règles de l'art.

Pour finir l'étude de Schiller, nous avons examiné avec le conférencier trois de ses grands créations dramatiques : *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc* et *Guillaume Tell*. Quoi de plus beau, de plus émouvant que cette rencontre d'Elizabeth et de Marie dans *Marie Stuart*, au moment où celle-ci, prisonnière et déjà condamnée, force son orgueilleuse rivale à garder le silence et l'accable de sanglants reproches ? Dans *Jeanne d'Arc*, Schiller voulait atteindre un but digne de sa haute intelligence et de son bon cœur ; il voulait venger l'héroïne française des honteuses calomnies de l'auteur de la *Pucelle*. Il y avait en cela pour Schiller, auteur allemand, un mérite réel, que la conférence lui a hautement reconnu. *Guillaume Tell* n'était pas un thème nouveau : longtemps avant Schil-

ler, bon nombre d'écrivains avait brodé sur ce canova si riche, où il y avait à peindre la délivrance de tout un peuple par l'héroïsme d'un seul homme. Schiller malgré tout, sut être original. Pour lui Tell n'est pas un chevalier, un héros de roman, qui remue les masses par le prestige d'un grand nom. C'est un pauvre paysan, qu'une suite de circonstances fortuites amènent à tuer Gessler et à délivrer la Suisse, sa patrie. *Guillaume Tell* est regardé comme uno des meilleur créations de Schiller. Au point de vie du stylo il occupe le premier rang, mais plusieurs lui préfèrent *Walstein* comme étant plus mouvementé plus réellement dramatique.

Schiller mourut relativement jeune, dans toute la force du talent et du génie. Comme on lui demandait, quelques instants avant sa mort, comment il se trouvait : "Toujours de plus en plus tranquille," répondit-il. Ces paroles sont le résumé de toute sa vie. Son esprit, d'abord turbulent et brouillon, s'était peu à peu radouci et, en étudiant l'histoire de ses œuvres, en suivant la marche de son génie, on peut dire avec une exacte vérité qu'il fut toujours de plus en tranquille.

En commençant l'étude de Goethe, nous abordons un champ immense. Il n'y a peut-être jamais eu un génie aussi universel que celui de Goethe. Il a essayé tous les genres, et, s'il n'a pas excelle dans tous, on peut dire que dans tous il a fait école. Le génie de Goethe a donné à la littérature allemande une impulsion forte et puissante dont elle s'est sentie pendant longtemps.

Le poète eut un jour l'idée de se franciser, mais, si on en croit ses propres aveux, au moment de réaliser ce dessein, il fut arrêté par la stérilité de la littérature française. Comment aurait-il pu s'immortaliser en cultivant cette littérature étiolée et desséchée par le souffle de la philosophie libre penseuse du 18ème siècle. Cet aveu, tout en étant peu flatteur pour la France, nous dévoile l'égoïsme hantain du poète, égoïsme qui se changera bientôt en une véritable idolâtrie de lui-même et qui sera comme le caractère de toute sa vie.

Au commencement de sa carrière littéraire, Goethe fut attaqué de cette maladio nerveuse qui se trahit au dehors par une mélancolie noire, conduisant assez souvent au suicide. Par une remarquable bizarrerie de caractère, pendant plusieurs mois, il plaça chaque soir à son chevet un poignard, à la lame bien aiguisée, afin d'être à même de satisfaire

en temps et lieux, les désirs de suicide qui auraient pu lui passer par la tête. Fort heureusement le poète n'eut pas le courage de s'enfoncer dans le cœur ce fer homicide. la mélancolie ne fut jamais assez profonde pour avoir d'aussi désastreuses conséquences. La production de *Werther* fut pour Goethe comme une soupape de sûreté qui laissa s'échapper le trop-plein de son humeur rêveuse. Chose remarquable, à plusieurs reprises, il trouva ainsi en écrivant un livre un soulagement à ses douleurs morales. Peindre un héros qui souffrit comme lui, qui eut les mêmes passions que lui, était pour Goethe un véritable soulagement. Une fois l'œuvre mise au jour, il ne se sentait plus des dispositions morbides sous l'influence desquelles elle avait été écrite.

La composition de Goethe, où se révèle à la fois l'ensemble de ses qualités et de ses défauts est *Faust*, légende empruntée au moyen-âge. Ce drame est un mélange bizarre de passages dramatiques et burlesques. On y voit un peu de tout, depuis les vampires et les gnomes jusqu'à l'homme, depuis les anges jusqu'aux démons. Impossible d'énumérer tous les ouvrages auxquels cette création de Goethe a servi à la fois de thème et de base, on pourrait former une vaste bibliothèque en réunissant toutes ces compositions plus ou moins parasites. Nous avons surtout admiré avec M. le Consul cette entrevue saisissante de Faust et Marguerite, emprisonnée par suite du crime du docteur. Quoi de plus touchant que cette pauvre enfant, expiant par un supplice volontaire les entraînements de sa jeunesse, et offrant à Dieu le sacrifice de sa vie pour obtenir le pardon et l'oubli du passé. "Laisse-la, crie Méphistophélès à Faust, elle est jugée!" — "Elle est sauvée!" répond une voix du ciel.

Goethe vécut plus de cinquante ans chez le duc de Saxe-Weimar, jouissant de l'amitié du souverain et assez bon pour aider son ami dans le gouvernement de ses trois cent mille sujets. Il s'était fait à lui-même et à son génie un sanctuaire sacré, où il recevait l'encens de ses adulateurs, ne dédaignant pas de mettre lui-même la main à l'encensoir lorsque les louanges ne satisfaisaient pas ses goûts de grand homme.

Il mourut en répétant ces mots de Shakespeare. "*More of light!*"

Nous laissons maintenant la parole à un correspondant de l'*Écroulement* qui, le lendemain de la lecture de M. le Consul, resumait avec une grande habilité les